

XYZ. La revue de la nouvelle



Fais-tu mariner ton saumon ?

Jean-Jacques Dumonceau

Numéro 135, automne 2018

Armes : gâchette, poison, terreur et séduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumonceau, J.-J. (2018). Fais-tu mariner ton saumon ? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 26–34.

Fais-tu mariner ton saumon ?

Jean-Jacques Dumonceau

— F AIS-TU MARINER ton saumon ?

Ce sont les derniers mots qu'entend le livreur de pizza d'origine asiatique, sur le pas de la porte, avant de sombrer dans l'inconscience. Un violent coup de poing en pleine figure le transporte au domaine d'Hécate. Il s'écroule contre la porte d'entrée, en ouvrant cette dernière. Il glisse le long du bois de sapin avant de s'affaler sur le plancher.

Deux individus se découpent dans les faisceaux de plusieurs écrans disséminés dans la pièce sombre. Ensemble, ils se sont arrêtés de parler. Ensemble, ils ont relevé la tête pour voir le porteur s'écrouler. Ensemble, ils ont suivi du regard les boîtes de pizza glisser jusqu'à leurs pieds. Ils semblent sortis d'un autre âge, silhouettes en costumes noirs portant chapeaux mous et chemises blanches.

Leur présence contraste avec le lieu. L'appartement n'est pas très grand et est très mal entretenu. De grandes tentures sombres et dépareillées obstruent les fenêtres. Des ordinateurs de toutes sortes sont placés partout et reliés par des câbles qui traînent au sol dans la poussière. Des livres traitant principalement de codage, d'énigmes et de cryptage encombrant les lieux.

Confrontation de deux mondes.

— Qui c'est ? demande Amadeo, l'une des deux silhouettes.

— Aucune idée, répond Remo, un troisième homme hors du temps, debout dans l'encadrement de la porte, une arme à la main.

— Pourquoi tu l'as assommé ? questionne Gino, la seconde silhouette, en s'essuyant les mains sur un torchon.

— Aucune idée.

— Reste pas là, Remo, rentre-le, s'énerve Gino en jetant son torchon souillé de sang.

Remo attrape le corps du livreur par la ceinture du pantalon et le soulève comme un sac de vidanges. Il tire le livreur à l'intérieur de la pièce en refermant la porte.

— Un pizzaiolo. Tu as frappé un pizzaiolo, dit Amadeo.

— C'est un bridé, c'est pas un vrai, répond Remo.

— Tu savais que les pâtes sont chinoises à l'origine ? demande Gino.

— Et alors ? Il est jaune, mais cela ne veut pas dire qu'il est chinois, rétorque Remo.

— Vrai, acquiesce Amadeo.

— Et puis, c'est des pizzas qu'il est question *e non della pasta*, continue Remo.

— *Ragione*, confirme Amadeo.

— Il est mort, annonce froidement Gino.

— Quoi ! ? s'étonne Amadeo en regardant le livreur au sol.

— Il est mort. L'autre gars sur la table à côté : il est mort, répète Gino.

— Pourquoi tu l'as tué ? On t'avait dit de l'interroger, pas de le tuer.

— C'est une lopaille.

— Elle faisait cent cinquante kilos, ta lopette, Gino. Et pourquoi tu me parlais de saumon ? demande Amadeo.

— *Fais-tu mariner ton saumon ?* C'est ce qu'il a dit avant d'avalier son acte de naissance.

— Ça veut dire quoi ? interroge Remo.

Un silence lourd et pesant tombe. Le temps semble se figer. Les particules de poussière de la pièce tombent au ralenti dans les lumières blafardes des écrans d'ordinateur.

— Pose-le sur la chaise, dit la voix sourde d'un homme resté dans la pénombre de la pièce.

Remo attrape le corps du livreur et l'assoit.

— Réveille-le.

Gino lui donne une paire de gifles, créant un mouvement giratoire au sein des particules en suspension.

— Gino ! On a dit de le réveiller, pas de le tuer, ironise Amadeo.

— Pas encore, susurre Gino entre ses dents.

Le livreur sort de son sommeil forcé. Il se frotte l'arrière de la tête avec une grimace en proférant des paroles en japonais. 27

L'homme de l'ombre claque deux fois des doigts en pointant son index sur la poche intérieure. Gino fouille le livreur de pizza et sort un portefeuille, une trousse avec un auto-injecteur, un petit carnet, un stylo, un cellulaire, une paire de gants et un désodorisant en vaporisateur. Remo prend l'aérosol et regarde la bouteille en fronçant les sourcils, puis appuie sur la valve pour vaporiser un nuage qu'il hume avec un air de satisfaction.

Amadeo tousse en dissipant de la main les effluves du désodorisant et en lançant un regard noir à Remo, qui range la bouteille dans sa poche. Amadeo donne le portefeuille à l'homme de l'ombre qui, une cigarette à moitié consommée au coin de la bouche, regarde les cartes d'identité.

— Fa... me... sa... mon..., grommelle le livreur dont les mots se perdent derrière un mouchoir qu'il a difficilement réussi à extirper de sa poche et à poser sur sa bouche et son nez ensanglantés.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demande Amadeo.

— Fume Salmon ? hésite Gino.

— Fumer Salomon. Pourquoi il veut fumer Salomon ? questionne Remo.

Les trois compères se regardent avec un air de totale incompréhension.

L'homme de l'ombre déchiffre le permis de conduire.

— Osmo SHIBU... RUISSA.

— Shiburuisa, répond le livreur d'une voix rauque.

— Shiburuisa, répète le premier d'un ton moqueur en l'imitant.

Les trois acolytes ont un rire gras. L'homme de l'ombre esquisse un petit sourire et se penche vers Osmo.

— M. Shibu, si vous me permettez, dit-il, nous aimerions savoir ce que vous venez faire ici.

Osmo lève la tête pour le regarder droit dans les yeux.

— À votre avis ?

Gino pointe son arme vers la tête d'Osmo.

— Ttttssss..., réagit l'homme de l'ombre en abaissant le canon. Je vous accorde que la politesse n'a pas été une priorité

jusqu'ici. Pardonnez mes hommes. Je ne me suis même pas présenté.

Gino apporte une chaise pour l'homme de l'ombre. Ce dernier s'assoit.

— Je m'appelle Giuseppe Gogglionni. Et vous... vous venez livrer des pizzas.

Osmo hoche la tête.

— Et à qui ?

— C'est écrit dans mon carnet. M. Armstrong, 732, 36^e Avenue Est, appartement 235.

— Mais il n'y a plus de M. Armstrong ici.

Giuseppe ouvre une boîte.

La senteur d'une pizza fraîchement sortie du four emplit l'espace. Derrière lui, ses hommes de main salivent en regardant ce mets plus qu'alléchant. Gino attrape une autre boîte de pizza, qu'il ouvre pour prendre une part. Amadeo se hâte de l'imiter.

Giuseppe ferme les yeux et serre les poings en inspirant profondément pour se calmer.

— Gino, demande Giuseppe en serrant les dents, es-tu sûr qu'elle n'est pas empoisonnée ?

Gino reste en suspens avec sa pointe de pizza dans la bouche devant Amadeo, qui s'arrête soudain de mâcher.

— Donne-lui un morceau, dit Giuseppe d'un ton rageur.

Remo donne une part de pizza à Osmo en toussant.

— Mange un morceau.

Osmo prend une bouchée qu'il mâche doucement en regardant sa montre.

— Tu as un rendez-vous ?

— Moi parti longtemps. Boss inquiet.

— Les boss se demandent toujours ce qu'on fait.

Le téléphone sonne. Gino le tend à Giuseppe, qui regarde l'afficheur avant de le donner à Osmo.

— Quand on parle du loup.

— Humm..., répond Osmo en prenant l'appel. Non, moi arrive bientôt.

Gino se gratte la jambe avec son revolver.

— Client pas argent. Lui parti chercher argent.

Remo se met à tousser.

Osmo le regarde.

— Dix minutes.

Giuseppe reprend le téléphone, l'éteint et le lance à Amadeo.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Vous. Laisser partir moi.

Giuseppe fait une grimace.

— Ça, tu vois, j'aimerais bien. Mais cela va être difficile.

Il semblerait que tu n'aies rien fait de mal à part te trouver au mauvais endroit, au mauvais moment.

Osmo ne dit rien et regarde Remo tousser de plus en plus sans pouvoir s'arrêter, ce qui commence à agacer Giuseppe.

— T'as pas bientôt fini ?

— Déso... Teuf, teuf... Désolé, boss... Teuf, teuf...

— Va boire de l'eau, fais quelque chose.

Remo se dirige vers les toilettes.

— Donc... je disais...

Giuseppe se fige en portant la main à sa poitrine. Il regarde Osmo qui semble disparaître. Son regard se brouille.

— Qu'est-ce que... ?

— Ça va pas, boss ? demande Gino.

— J'ai comme... J'ai le cœur qui s'emballe...

Osmo prend son mouchoir, qu'il enroule très serré. Il se lève. Petit Asiatique chétif et recroquevillé sur sa chaise, il se dresse droit et majestueux devant Giuseppe. Les écrans se reflètent dans ses yeux, illuminant un regard vif et perçant. Devant ce changement soudain, Gino le pointe de son arme. Osmo utilise son mouchoir comme un fouet, il le fait claquer sur la main armée. La surprise autant que le picotement de la flagellation fait lâcher le pistolet à Gino. Giuseppe tente de retenir Osmo par sa veste, mais il a du mal à évaluer la distance : ses pupilles sont anormalement dilatées, sa vision devient floue. Il est comme paralysé sur sa chaise. Gino et Amadeo ont les jambes qui flageolent. Ils tombent au sol.

Osmo attrape ses gants, qu'il enfle soigneusement. Il retire toutes les armes cachées sous les vestes de ses agresseurs pour les regrouper sur la table du salon. Il récupère son auto-injecteur et s'administre une dose dans la cuisse. Puis, ramassant son téléphone, il passe un appel en japonais.

— Qu'est-ce que tu dis ? Hein?... Crois-moi, si je te retrouve..., articule difficilement Giuseppe.

Osmo raccroche et commence à fouiller le bureau, qui croule sous des revues et des livres de codes et autres énigmes. Il déplace un presse-papier en forme de petit lingot de plomb, plusieurs claviers, des tasses noircies de café, des papiers de toutes sortes, etc. Mais, il ne trouve rien qui semble l'intéresser.

— Tu cherches, hein?... T'es une fouine qui cherche. Mais on l'a trouvé avant toi, sale fouine, crache Giuseppe.

Osmo se penche vers Giuseppe et lui attrape la mâchoire pour lui faire lever la tête. Il le regarde dans les yeux.

— Si vous l'aviez trouvé, vous ne seriez plus ici, lui répond Osmo, qui a perdu son accent japonais.

Ses yeux tombent sur le torchon sanguinolent, puis remontent vers la porte de la cuisine, d'où s'échappe une lumière crue. Osmo laisse Giuseppe pour se diriger vers la cuisine. Sur la table est allongé le propriétaire des lieux. L'homme est mort et, à voir son apparence, il a souffert. De forte corpulence, il est horriblement mutilé. Il lui manque des doigts, son œil est dans une petite cuillère posée sur le comptoir, son t-shirt sale est maculé de sang et son visage, boursoufflé par des coups. Son œil restant est fixé vers un plan de travail.

Osmo regarde le plan de travail attentivement. Sur celui-ci se trouvent plusieurs boîtes de céréales, une cafetière, des tasses sales ainsi que des ustensiles de cuisine, une louche, une casserole en piteux état. Affichée au mur, il y a la photo d'un homme sur une plage, les pieds dans l'eau et exhibant un énorme poisson.

Osmo ouvre les tiroirs cachant encore des revues diverses de codes. Il observe le plan de travail graisseux constellé de

gouttelettes gris bleuâtre. De la poussière repose sur le récipient de la cafetière. Le dessus des boîtes de céréales a presque changé de couleur tant il y a de résidus. Il regarde le doigt de la victime, qui désigne la photo. Il enlève la photo du mur.

Il l'observe attentivement puis, en tapotant l'image machinalement entre ses mains, il promène son regard dans la pièce. Il repose l'image sur le comptoir. Il appuie sur la pédale de la poubelle. Au fond repose une sorte de plat préparé. Il ouvre le réfrigérateur. Des Tupperware. Des restants de pizzas. Des boissons gazeuses.

Il ouvre le congélateur au bas du frigo. Quelques plats conservés sous vide et un saumon entier emballé dans un sac plastique. Osmo referme la porte du compartiment et se tourne vers le propriétaire des lieux. L'homme est obèse. Dans la cuisine, il n'y a pas de livres de recettes. Dans la poubelle, ce sont des restants de plats industriels. Des boissons gazeuses emplissent la porte du frigo. Notre homme n'est pas à proprement parler un fin gourmet. Alors, que fait un poisson entier, non préparé, dans son congélateur ?

Osmo sort le poisson, qu'il pose sur le comptoir. Il attrape un couteau, éventre l'animal et y plonge la main. Il fouille les entrailles en faisant glisser ses doigts.

Rien.

Ses yeux vont des gouttelettes gris bleuâtre sur le plan de travail à la louche, puis au poisson, puis... Un léger sourire illumine le visage d'Osmo. Il allume la gazinière et y pose la casserole avant de retourner dans la pièce principale.

Amadeo se convulse sur le parquet, tandis que Gino marche à quatre pattes en tentant d'attraper les lumières qui dansent devant ses yeux. Osmo se dirige vers les toilettes pour voir Remo, la tête dans la cuvette, actionner la chasse d'eau à plusieurs reprises.

Osmo place le lingot de plomb dans la casserole. Il ouvre un tiroir pour attraper une pince à glaçons. Le lingot commence à ramollir. Avec la pince, Osmo l'écrase et en sort un petit contenant noir qu'il dépose dans l'évier. Il retire la casserole du feu. Après avoir refroidi le contenant, il l'ouvre

pour récupérer une carte SIM. Il revient voir Giuseppe, toujours figé sur sa chaise.

— T'es qui ?

Osmo se rassoit devant Giuseppe et lui montre sa chevalière à l'effigie d'un fantôme stylisé.

— Maboroshi.

Giuseppe fronçe les sourcils d'incompréhension.

— Cela veut dire « fantôme ». Je suis venu récupérer ceci, dit-il en montrant la carte SIM. Comme vous, je suppose.

Giuseppe serre les dents.

— Fais-tu mariner ton saumon ? M. Armstrong ne parlait pas de poisson. Son travail consiste à décoder des énigmes. Un saumon est un lingot de plomb typographique utilisé pour les linotypes.

Osmo prend son téléphone, il fait coulisser son écran pour mettre à nu un clavier. Il insère la carte SIM sur le côté et commence à pianoter sur son téléphone. Des pages de texte défilent avec des liserés bleus comme si le texte était analysé.

Giuseppe sue à grosses gouttes. Il sent les perles de sueur lui rouler sur le visage, mais il est toujours incapable de faire le moindre mouvement. Il les laisse s'égoutter le long de son nez.

— Ça va passer. D'ici demain, ça sera fini. Pour répondre à votre interrogation : oui, je vous ai empoisonné. Datura stramoine. Vous l'avez inhalée.

Giuseppe se souvient de Remo, qui a utilisé la bombe de désodorisant.

— Ingérée.

Les souvenirs de Gino et d'Amadeo dévorant la pizza refont surface ainsi que celui d'Osmo mangeant une bouchée. Giuseppe fronçe les sourcils en le regardant.

— Mon injecteur était un antidote. Lorsque j'ai regardé ma montre, c'était pour connaître le temps qu'il me restait.

Giuseppe l'observe avec un regard noir.

— Vous vous demandez pourquoi je vous raconte tout ça. Par éthique. Par respect. Je trouve que le respect disparaît de nos jours. Et puis aussi, c'est que demain, vous vous

réveillerez dans une cellule sans aucun souvenir de ce qui s'est passé ici.

Giuseppe voudrait se venger mais, prisonnier de son corps, il ne peut que se remémorer son erreur de ne pas avoir agi plus tôt. Maintenant, il est trop tard. Osmo lui sourit d'un air triomphant. Il se lève et quitte l'appartement. Il descend l'escalier en retirant son blouson de livreur et, avant de sortir dans la rue, il enlève sa casquette. Son cellulaire à l'oreille, il se dirige vers une voiture garée en face. Il jette ses vêtements à l'arrière et s'assoit derrière le volant. Il éteint un téléphone sur lequel on peut lire « 911 ».

La voiture démarre pour se fondre dans le flot de véhicules de cette ville tentaculaire que l'on nomme « la grosse pomme », où des sirènes de police s'intensifient à mesure qu'Osmo disparaît.